NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

55 N° 3 1928

Les paraboles de Jésus

Lucien CERFAUX

p. 186 - 198

https://www.nrt.be/es/articulos/les-paraboles-de-jesus-3268

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les Paraboles de Jésus

Notre auditoire est distrait. Ou bien, la vérité que nous voulons révéler est trop haute pour des âmes simples. Nous n'hésitons pas : l'exemple et l'image vont ranimer l'attention et ramener au niveau des intelligences frustes une idée qui se perd dans l'abstraction ; nous parlons *en paraboles*.

Jésus a manié le genre supérieurement. Il ne l'a pas inventé. Le tour imagé, né avec le langage, ne mourra sans doute que le jour où le style télégraphique se sera imposé. Et encore ! Cependant, on parle couramment de « la parabole évangélique », et avec raison : il y a dans les paraboles de Jésus un accent personnel inimitable.

En les relisant sans souci d'érudition, pouvons-nous saisir ce qui fait leur charme en même temps que leur originalité ?

* * *

Jésus eut le sentiment de la nature, le don de voir la réalité sous un jour profond. Il y a, dans les comparaisons et les images dont il colore son style, une vraie splendeur de poésie, d'une poésie qui est sans doute le terme de toute poésie : toutes choses lui manifestaient *Dieu*.

On a dit que la poésie hébraïque est précisément caractérisée par une certaine attitude envers la nature, qu'on a appelée le symbolisme naturiste. « A travers la nature le poète voit l'homme, et la variété des phénomènes du monde extérieur lui apparaît comme autant d'images et de paraboles. La nature devient alors le symbole de la vie de l'esprit (1) ». Et l'on a expliqué ce phénomène, en partie, par le génie même de la langue, qui est réaliste, fortement imagée. L'idée est donc toute proche de l'image, ou plutôt elle naît de

(1) A. Causse, *Les plus vieux chants de la Bible*, Paris, 1926, p. 48.

l'image, et se soutient par elle; et ceci est tout à fait à l'opposé de nos langues abstraites et philosophiques. Là où nous devons faire effort pour donner à notre pensée une forme concrète, le sémite, au contraire, part naturellement du symbole et ne s'en dégage qu'avec peine. Jésus, lui, saisissait dans la nature non pas l'homme, mais le divin qui se cache derrière elle. Il découvrait d'un regard très simple, à tous les degrés de la hiérarchie des êtres créés, ces harmonieuses ressemblances avec Dieu que nous nommons sa gloire et sa manifestation.

Promenons-nous en compagnie du rabbi de Galilée. Il voit le lys des champs, notre petit frère privilégié qui ne doit point tisser, et que Dieu habille comme Salomon ne le fut jamais. Il regarde bavarder et voleter autour de lui « les oiseaux du ciel » (vous entendez l'expression : un voyageur moderne, en veine de poésie, trouverait des mots charmants pour individualiser chacun de ses petits compagnons de route, le merle bleu, l'alouette huppée, les passereaux en tenue de voyage; Jésus ne les connaît que pour les petits oiseaux du bon Dieu, et ils sont tous égaux, également petits et grands devant lui) et il admire leur insouciante confiance dans la Providence. Eux ne perdent pas, à semer et à moissonner, tant d'heures qu'il vaut bien mieux consacrer à chanter dans la claire lumière que Dieu a faite exprès pour qu'on oublie les soucis à force d'être inondé par la joie des *enfants de Dieu*.

Nous réservons plus volontiers le titre de paraboles à celles de ces images qui se développent en tableaux animés où l'homme vient jouer son rôle.

Le geste du *semeur* en a inspiré bien d'autres que le Christ, avant lui et après lui. Isaïe comparait déjà l'œuvre de Dieu, ordonnée et sage, à celle du laboureur :

> Est-ce que toujours le laboureur laboure,
> bêche et herse son champ?

Ne va-t-il pas, après avoir aplani la surface,
semer la nielle, répandre le cumin,
Mettre du froment et de l'orge
et de l'épeautre sur les bords? (1)

En Grèce, Socrate se servait de la même comparaison pour exprimer une idée qui lui était chère :

« Dis-moi, dit Socrate à Phèdre, un jardinier intelligent qui aurait des graines auxquelles il attacherait du prix, et qu'il voudrait voir fructifier, s'aviserait-il sérieusement de les semer en été dans les jardins d'Adonis pour avoir le plaisir de les voir devenir de belles plantes en huit jours; ou bien, si jamais il le faisait, ne serait-ce pas par forme d'amusement ou à l'occasion de la fête? Mais pour celles dont il s'occuperait sérieusement, sans doute il suivrait les règles de l'agriculture et les sèmerait dans un terrain convenable; et il se contenterait de les voir éclore huit mois plus tard, après les semailles? » (2)

Faire l'éducation d'une âme est une entreprise grande et de longue haleine. — Et nous avons tous lu la page des *Paraboles* de Joergensen où, sous l'inquiétude de l'âme malade, frissonne la pauvre semence jetée en terre, en attendant le soleil radieux de la résurrection spirituelle : « C'était un jour d'automne, triste et froid. Le semeur sortit pour semer... »

Mais comme je préfère la simplicité profonde du simple évangile « Le semeur sortit pour semer son blé... » ! Il ne s'est jamais douté, cet homme qui semait son blé comme tous les ans, que son geste de ces semailles-là serait éternisé. Il n'a pas pensé que son petit champ d'une colline galiléenne servirait pour toujours et qu'on allait, comme avec un immense pantomètre, en reproduire le dessin, ses sentiers, ses buissons d'épines, ses pierres, sur le monde, pour que toutes les âmes humaines aient leur place marquée dans son champ d'homme de Galilée. Puissance d'un mot de Jésus.

(1) *Is.* 28, 23-25 (trad. Condamin). — (2) *Phèdre*, IX (trad. Chauvet, t. II, p. 397), d'après LAGRANGE, *Rev. Bibl.*, 1909, p. 207.

Jésus a vu encore le *vigneron* qui va émonder sa vigne ; et celui qui, de grand matin et puis à toute heure du jour, cherche à embaucher des ouvriers pour faire sa vendange ; et celui qui a eu le malheur d'avoir affaire à des tenanciers malhonnêtes et criminels.

La vie pastorale révèle la bonté de Dieu. On a prétendu qu'un thème païen, le criophore, s'introduisait dans l'évangile. Pédantisme ! Depuis Alexandre le Grand, il y avait eu la mode des bergeries. Les dieux se costumaient en berger pour courtiser des pastourelles. Quelle déchéance pour un noble thème littéraire ! Les dieux suprêmes, autrefois, paissaient leurs troupeaux d'étoiles dans les prairies célestes ; et le roi de la terre, pour refréner sa puissance, avait accepté le titre si beau de « pasteur des peuples ». Israël, à son tour, était devenu la brebis de Dieu. Mais ne voit-on pas que Jésus a repris contact avec le réel, et que son berger, qui revient du désert avec sa brebis sur les épaules, est un berger en chair et en os qui conduit de vraies brebis de Galilée, dans un décor qui n'est pas truqué ?

On a voulu aussi que Jésus n'ait pas regardé les pêcheurs du lac de Capharnaüm, au moment où ils déroulaient habilement leur grand filet, parce qu'Orpheus est un pêcheur, oui, un pêcheur d'hommes. Mais alors, la femme qui pétrit sa pâte, et celle qui a perdu sa drachme et qui balaye soigneusement sa maison, et puis qui appelle ses voisines, Jésus ne les a pas vues en souriant de leurs vivacités ?

D'ailleurs, il est difficile de démêler le convenu et l'observé. Jésus, parce qu'il veut instruire, et ne point étonner ou éblouir, parle de ce qu'on connaît, prend des types d'humanité dont chacun a pu remarquer l'activité ou les qualités ou les travers. Je ne voudrais pas jurer qu'il ait vu à l'œuvre le chercheur de trésors, ou le paysan de mauvais gré, celui qui sème de l'ivraie dans le champ de froment du voisin. Tout le monde sait bien qu'il y a des administrateurs

infidèles, et devine les bons tours qu'un économe sans scrupule, et juif par-dessus le marché, peut jouer à un maître trop peu défiant. Et un marchand de perles a-t-il offert à Jésus sa marchandise? Mais tout de même, le maître en « Règne de Dieu », qui savait tirer de ses coffres, aux occasions propices, tant de choses, vieilles ou neuves, précieuses ou communes, n'était-il pas, vraiment, un grand prédicateur populaire?

Le jour où, debout sur la barque de Pierre, il haranguait en paraboles une foule enthousiaste, celle-ci se figurait revoir un Prophète. Depuis longtemps, la religion du Livre et de ses commentaires méticuleux ne disait plus rien à des gens comme eux; et voici que leur nabi retrouvait le chemin de leurs cœurs et de leurs âmes. Ceux qui avaient quelque littérature s'y reconnurent peut-être et se souvinrent avec joie, en entendant Jésus, des Oracles d'un Ezéchiel ou d'un Isaïe. Le prophète des exilés avait comparé à une branche de cèdre coupée et transportée dans une ville de marchands l'héritier de David éloigné de sa capitale; il avait annoncé sous ce symbole la restauration de l'avenir et l'établissement du Règne de Dieu sur terre :

> Je prendrai un rameau de la cime du cèdre élevé et je le placerai; je couperai une brindille de l'extrémité de ses branches et je la planterai sur une montagne élevée et en pointe. Je la placerai sur la montagne élevée d Israël, et elle fera des branches et portera des fruits, et deviendra un cèdre splendide. Les oiseaux de toute sorte habiteront sous lui; ils habiteront à l'ombre de son feuillage (1).

Jésus préférait parler de sénevé. Mais si l'image est plus humble, elle n'est pas moins efficace.

Quant à Isaïe, il était d'un autre ordre que Jésus. On ne peut comparer entre elles deux grandeurs de mondes

(1) *Ezéchiel*, 17, 22 *seq.*

différents. Isaïe appartenait encore aux âges héroïques ; il avait *représenté* ses oracles, les dramatisant de ses attitudes, de sa récitation qui était chantée et non parlée (1) ; son peuple était autour de lui, l'injuriant et l'applaudissant tour à tour. Le *lied* de la vigne ne se comprend que dans le cadre d'une place publique de Jérusalem, avec la foule animée, amusée puis furieuse, et le prophète monté sur une borne comme un chanteur populaire : avec cette différence que les chanteurs populaires d'aujourd'hui et les musiciens ambulants ont toujours l'air de revenir d'un passé si lointain. Jésus était donc à mi-côte, sur la descente qui mène des nabis « chanteurs », Amos ou Isaïe, aux orateurs qui *parlent ;* mais à cela près, on retrouvait sur ses lèvres les images grandioses du roi des prophètes :

Mon ami possédait une vigne
sur un coteau fertile...
La vigne de Jahvé des armées,
c'est la maison d'Israël,
Et les gens de Juda
sont sa plantation chérie.
Il attendait le Droit,
on lui donne du sang,
Il attendait la Justice,
et voici l'oppression (2).

* * *

Le Royaume de Dieu est l'objet de la plupart des paraboles que nous avons rappelées jusqu'ici. Elles en disent l'apparition et les succès, elles nous en font comprendre la valeur et les exigences. Le genre parabolique et l'idée du Royaume paraissent même tellement liés que nous n'appelons pas volontiers paraboles des comparaisons comme celle

(1) Comparer Victor Bérard, *Introduction à l'Odyssée*, I, Paris, 1924, p. 75-165. — (2) *Is.*, 5, 2-7.

des maisons bâties sur le sable et sur le roc, ou celle des enfants qui jouent au mariage et à la lamentation sur la place publique, parce qu'elles ne s'appliquent pas au Règne de Dieu aussi clairement que les autres.

Il y a, en outre, un groupe de paraboles qui décrit la dernière phase du Règne. Il faut se tenir prêt, car le maître du Royaume viendra un jour, au moment où nous ne nous y attendons pas, nous demander nos comptes ou nous ouvrir la porte fermée. Une forme de parabole s'imposait ici : on comparerait le maître du Royaume à un roi de la terre ou à quelque chef d'exploitation rurale et, du coup, la parabole prendrait un air étriqué, moins pittoresque... Du même coup, on allait se rapprocher étrangement des paraboles familières au rabbinisme. Pour un autre motif, en effet, parce qu'ils envisageaient la vie humaine comme le service dû à Dieu, Dieu étant pour eux « le Seigneur », et que d'autre part leur science manquait de souplesse, les rabbins se confinaient plus volontiers dans ces comparaisons banales où interviennent un roi et ses sujets, un maître et ses esclaves.

« La situation-exemple, écrit le P. Lagrange, se comprenait plus aisément si le personnage principal était toujours le même, et l'application était beaucoup plus facile si ce personnage avait les prérogatives du souverain et du maître. Guidés par le symbolisme de l'Ancien Testament lui-même, les rabbins en vinrent à constituer comme un groupe d'acteurs, avec une scène déterminée. Dieu est le roi ou le maître, les Israélites sont les fils, les prophètes les serviteurs, les ennemis du peuple sont des loups ou des brigands, et les païens des chiens : un palais représente le Temple ; un jardin, la Palestine (1) ».

Prêchant le peuple au moment où le rabbinisme avait

(1) LAGRANGE, *Rev. Bibl.*, 1909, p. 361.

commencé et avait fondé ses méthodes, il est naturel que Notre-Seigneur ait suivi jusqu'à un certain point la voie commune; ceci aussi rendait sa doctrine plus accessible.

C'est ainsi que Mathieu et Luc ont conservé quelques paraboles, — le festin, les noces avec les vierges sages et les vierges folles, le maître de la vigne, le roi qui confie ses trésors à ses serviteurs, l'homme aux deux fils, les serviteurs attendant leur maître, — qui trouvent dans les écrits rabbiniques leurs pendants plus ou moins exacts (1).

Voici par exemple une parabole de Rabbi Simon ben Khalafta :

Un roi donna un repas à ses amis; mais il intima l'ordre que personne n'y fût admis qu'il ne portât son signe. — Ainsi Dieu établit un repas pour commémorer la délivrance des afflictions d'Egypte, et il ordonna qu'on ne pourrait y prendre part, sans avoir sur son corps le sceau d'Abraham (la circoncision).

En voici une autre que le midrach du Deutéronome attribue à Rabbi Lévi :

C'est comme l'ami du roi qui lui avait confié un dépôt; puis il mourut. Son fils lui redemanda le dépôt. Le roi lui dit : Va et amène-moi deux généraux et douze sénateurs et, par leur entremise, je te remettrai le dépôt. C'est ce qu'a dit le Saint, béni soit-il, lorsque Israël est sorti de l'Egypte. Vos Pères m'ont confié un dépôt... Il leur dit : Qu'il vienne deux généraux et douze sénateurs : c'est Moïse et Aaron et les chefs des tribus.

Nous multiplierions les citations sans profit. Cédons pourtant à une dernière tentation, et transcrivons ici le mâchâl du perclus et de l'aveugle qui est bien, comme le dit le P. Buzy, un des plus originaux et des plus agréables de toute la Mekilta, autant ajouter de toute la littérature rabbinique :

(1) Voir un choix de ces paraboles dans D. Buzy, *Introduction aux Paraboles évangéliques*, Paris, 1912, p. 138-169; Lagrange, *La Parabole en dehors de l'Évangile*, *Rev. Bibl.*, 1909, p. 355-365.

Un mâchâl, dit R. Juda, (cela ressemble) à un roi qui avait un beau jardin, où se trouvaient de belles primeurs. Il y mit deux gardiens, dont l'un était perclus et l'autre aveugle. Le perclus dit à l'aveugle : Je vois de belles primeurs dans le jardin; viens, prends-moi sur tes épaules, nous les prendrons et les mangerons Le perclus monta sur les épaules de l'aveugle; ils les prirent et les mangèrent. Quelque temps après, vint le propriétaire du jardin qui leur dit : Où sont les belles primeurs? Alors le perclus lui dit : Avais-je des jambes pour aller? Et l'aveugle lui dit : Avais-je des yeux pour voir? Que fit-il (le propriétaire)? Il fit monter le perclus sur les épaules de l'aveugle et les condamna les deux ensemble. Ainsi Dieu réunira le corps et l'âme pour les juger.

A tout prendre, je préfère que Notre-Seigneur n'ait pas prononcé cette parabole-là. Elle n'est pas de son genre. Jésus anoblit ce qu'il touche; sur le thème cliché par la tradition rabbinique il a composé la Parabole des vierges sages et des vierges folles; et combien celle-ci est plus grande et plus hiératique! Ces jeunes filles sont devenues des symboles, et leurs attitudes vulgaires pourront inspirer des œuvres artistiques. Mais qu'un peintre s'avise jamais de mettre en tableau le Mâchâl du perclus et de l'aveugle!

* * *

Avec l'évangile de saint Luc, le genre est à son apogée. Du point de vue littéraire, quelle distance entre une parabole comme la semence de sénevé, qui n'est guère qu'un proverbe populaire développé par contraste, et le diptyque célèbre du Riche et de Lazare, ou celui du Pharisien et du Publicain! Comme il y a loin de la Parabole du Semeur, presque une nature morte, à cette merveilleuse série de tableaux que déroule l'histoire de l'Enfant prodigue!

Ici sont popularisés les gestes essentiels de la vie chrétienne : celui de la prière dans l'exaltation du Publicain,

celui de la pauvreté dans la misère de Lazare couché parmi ses chiens; celui de la pitié en louant le bon Samaritain, celui du repentir auquel correspond le geste paternel de la miséricorde divine accueillant le Prodigue.

Commentateur de profession, il y a une page de l'évangile devant laquelle je renonce à mon métier. C'est précisément la parabole de l'Enfant prodigue. « Un homme avait deux fils. Le puîné dit à son père : Mon père, donne-moi mon apanage... » Comment voulez-vous gonfler des choses si simples? Le jour où j'ai lu la paraphrase malheureuse que G. Papini en a faite, il m'a semblé qu'on barbouillait un Rembrandt. Les autres paraboles-histoires ne le cèdent guère en mérite littéraire à l'Enfant prodigue : l'incomparable talent de narrateur que saint Luc possédait, sa finesse, une légère pointe d'humour, une exquise sensibilité lui ont permis de conserver intacts des chefs-d'œuvre.

On l'a soupçonné, pour cela, d'avoir enrichi la tradition, d'avoir écrit pour le plaisir, sans trop se soucier d'elle (1). C'est qu'en effet toutes ces grandes paraboles, si animées et si dramatiques, sont propres au troisième évangile. Marc ne les a pas racontées; Mathieu lui-même, Mathieu à qui nous devons le sermon sur la montagne, ne les connaît pas. Ceux qui ne jurent que par les deux sources, Marc et les *Logia*, rejettent impitoyablement ce qu'ils appellent des ajoutes de Luc.

Seulement, c'est un gros sacrifice, et, grâce à Dieu, la critique a une tendance à se faire plus humaine. Pourquoi donc le fleuve de la tradition se serait-il perdu dans les

(1) Luc aurait introduit dans l'évangile des thèmes helléniistiques; par exemple, la Parabole du mauvais riche et de Lazare serait un vieux cliché de Descente aux enfers. La parabole évangélique peut avoir une ressemblance littéraire (très éloignée d'ailleurs) avec des thèmes du cycle helléniistique et remonter à Jésus, même pour ses détails. Ce qui est « chrétien », c'est avant tout l'inspiration nouvelle des histoires, des paraboles, des comparaisons.

sables, irrémédiablement, quand Marc eut composé son évangile? M. Streeter a tout récemment écrit un livre qui est un hommage au bon sens, et qui fera peut-être des conversions. Il remarque justement que toutes les grandes Églises de Jérusalem, de Rome, d'Antioche, de Césarée, devaient posséder leurs traditions, celles-ci leur venant des apôtres ou des premiers prédicateurs chrétiens ; les évangiles, dans leur diversité, correspondraient à des cristallisations particulières de ces souvenirs locaux (1). Saint Luc, par exemple est seul à représenter les traditions de la vieille et noble église de Césarée de Palestine, fondée par Pierre, qui accueillit le diacre Philippe et d'autres hellénistes chassés de Jérusalem par les premiers pogromes. Que de détails précieux n'a-t-il pas puisés à cette source pour son livre des Actes! Mais son Evangile n'aurait pas bénéficié de la même situation avantageuse?

On voudrait que, Marc et Mathieu ayant écrit, tout soit dit, toute tradition soit épuisée : et pourquoi? L'histoire de la passion, qui s'était fixée dans la tradition orale à Jérusalem dès les premières années de l'Église, ne fut consignée par écrit que longtemps plus tard, son caractère même de récit poignant et son importance capitale lui garantissant une pérennité de vie orale : car les premiers chrétiens ne songeaient pas d'abord à écrire, et la tradition orale leur rendait les services que nous demandons au journal ou aux notes manuscrites. Pourquoi les belles histoires de Luc, concrètes, vivantes, n'auraient-elles pas été gardées par les mémoires fidèles et pieuses de quelques femmes, des apôtres et des disciples galiléens? Une femme du peuple, aujourd'hui, les retient et peut les redire pour les avoir entendues au sermon. Et nous n'accorderions pas aux auditeurs de Jésus le privilège d'avoir été, pendant vingt ou trente ans, les seuls

(1) B. H. Streeter, *The four Gospels*, London, 1926, p. 223-272.

livres sacrés vivants qui conservèrent ces parcelles du verbe inspiré?

Dégageons en quelques mots ce qui nous paraît caractériser le genre de Jésus.

Il parle en paraboles surtout quand il traite du Royaume de Dieu. Les deux choses sont connexes : le Royaume se révèle sous une forme obscure dans le symbole des images. Il y a le « secret du Règne », dont la Parabole constitue essentiellement une sorte d'initiation rudimentaire, au premier degré. Ceux qui en restent là ne « connaissent » pas encore vraiment, et l'initiation supérieure leur est refusée.

Comme la Révélation du Royaume était ce qui tenait le plus au cœur de Jésus, l'enseignement en paraboles fut une pièce maîtresse de sa prédication. On aurait pu croire que son style en deviendrait monotone; la richesse de vie spirituelle et de piété qu'il mettait dans sa notion du Royaume lui a permis au contraire d'éviter les défauts du rabbinisme, de rester toujours simple, pittoresque sans aucune étrangeté, varié comme la vie elle-même, coloré comme la nature orientale.

Mais nous voudrions pénétrer encore un peu plus dans le « secret » du Christ. N'est-ce pas qu'il avait le don de voir symboliquement? Quand il rencontrait des bandes d'enfants sur la place publique, qu'il voyait les couchants rougeoyer, ou le figuier tressaillir sous la sève du printemps : tout cela lui parlait. Sous la vulgarité des choses de tous les jours, il découvrait l'harmonie qui fait leur prix : Dieu était présent pour lui sous ces apparences; et comme sa pensée était pleine du grand sujet qu'il devait traiter sans cesse, l'établissement du Règne définitif de Dieu ici-bas, c'est ce règne que tout lui révélait.

On admire que Notre-Seigneur ait pu improviser de si splendides paraboles. Il ne les a pas vraiment improvisées.

Il les a tirées de ses trésors, pour reprendre son mot. La nature et le cinéma de la vie humaine lui avaient d'abord parlé leur langue symbolique, il avait su « écouter » les voix du dehors, comme il « écoutait » les voix intérieures qui sont le mystère de sa vie, et que nous n'avons jamais oubliées en écrivant des pages si indignes du Fils de Dieu. C'est parce qu'il « écoutait » ainsi que son style d'homme a pris des tons de poésie, imagés, souples ou impétueux, et qu'il s'est rythmé comme un chant.

Lucien CERFAUX.
Professeur d'Écriture Sainte, Tournai.